

NOËLLE
RENAUDE

À TOUS CEUX QUI
LA COMÉDIE
DE SAINT-ÉTIENNE
LE RENARD DU NORD

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS
DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE

éditions

THEATRALES

TABLE DES MATIÈRES

<i>Noëlle Renaude fait feu de tout bois</i> , par Michel Cerda	7
À TOUS CEUX QUI	11
LA COMÉDIE DE SAINT-ÉTIENNE	81
LE RENARD DU NORD	135

À TOUS CEUX QUI

*Journée d'été à la campagne
à la fin des années quarante*

BERNADETTE BLANCHET, dite BABA, 4 ans

J'ai quatre ans, des socquettes et la robe à rayures roses et bleues ayant appartenu à ma sœur Lili morte il y a cinq ans en plein chaos historique. Baba, on m'a surnommée, pour Bernadette. Ce matin ma mère nous a tous alignés sur nos petites chaises et nous a passé à chacun l'antique fer à friser venant de grand-mère Oscur. Hercule mon frère, Armande ma sœur. Puis moi. Quand les épis ont été définitivement vaincus par la ténacité de maman on a piqué dans mes bouclettes deux grands nœuds blancs. Ainsi, j'avais à peu près l'allure de ma cousine Yolande qui, elle, a la chance de friser sans fer. Mon cousin Jean-Luc frisait lui aussi avant qu'on ne le tonde comme un œuf à cause de l'épidémie de poux qui sévit depuis avril. Ainsi, avec mes nœuds blancs, mes frisettes, la robe à rayures de Lili et les chaussures d'Armande, je me suis rendue dans le jardin et c'est auprès du puits que je l'ai trouvé. Un moineau gisant sur le dos pattes en l'air, tombé du ciel à la renverse. Il avait les yeux ouverts. Un courant d'air gonflait doucement ses plumes. C'est à cause de ce vent frisquet que j'ai été obligée d'enfiler par-dessus ma robe à rayures une veste à carreaux taillée dans une ancienne couverture avec trois gros boutons sur le devant et deux grandes poches plaquées sur les côtés. Ainsi nouvellement attifée, je me suis rendue de nouveau dans le jardin, j'ai pris le piaf mort dans mes petites mains et je l'ai enfoui dans ma poche gauche. Ensuite il a fallu partir. Je veux bien donner la main droite à Armande mais pas la gauche à Hercule pour l'unique raison que ma main gauche est au fond de ma poche gauche et que je refuse de l'en sortir. Ma mère crie. Je refuse. Ma mère menace. Je m'obstine. Ma mère me flanque une gifle. Je me roule sur le trottoir. Un nœud tombe dans le caniveau. Ma mère, rouge et en larmes, le ramasse, le repique comme elle peut. À midi, le soleil a très nettement réchauffé l'atmosphère mais je refuse toujours d'enlever la veste à carreaux. Dans l'après-midi, je manque mourir de chaleur. Personne ne parvient à me faire retirer l'affreuse veste écossaise, alors on laisse tomber et je passe cette sainte journée d'août la charogne puante de l'oisillon au fond de ma poche.

À L'AVENIR !

HERCULE BLANCHET, 7 ans

Premier prix de calcul, premier prix de lecture, premier prix de géographie et peau de balle en gym. Au stade, je suis la proie de quolibets du style : quand on avance Hercule. Je m'appelle Hercule. À qui la faute si je suis maigrichon et tout mal tourné ? À l'avitaminose D. Et d'où elle vient l'avitaminose D ? Tout droit de la guerre. Des carences et de la pénurie. J'ai manqué. J'ai eu faim. J'ai toujours faim. Alors aujourd'hui je m'empiffre. J'ai repris de tout. J'ai goûté aux liqueurs et aux apéritifs dans le verre de Germain Gloton. À cinq heures, j'ai vomi au pied du tilleul, puis j'ai été pris de colique, au grand bonheur de man-man qui était en train de valser aux bras de Maurice Complot. Elle a dû venir m'essuyer. La figure. Puis les fesses. Tout en hurlant comme une folle que tous on avait décidé de lui gâcher la journée, le seul jour de l'année où je peux m'amuser. Du coup, j'en ai encore vomi une pleine cuvette. Quand man-man est redescendue, monsieur Complot était en train de faire valser Yvette Leharang dont les cheveux ont fini par repousser.

À NOS HÉROS !

ARMANDE BLANCHET, 8 ans

Oui c'est moi Armande. Oui c'est moi la teigneuse. Oui je louche. Oui je perds sans arrêt mes lunettes. Elles me font mal au nez mes lunettes. Je travaille mal à l'école. Maman dit que c'est à cause de mes mauvais yeux. Mon père dit que j'ai hérité de l'esprit borné de mon grand-père maternel. À chaque bulletin, il me menace d'une paire de taloches. Ce qui ne me fait pas apprendre mieux. Je le dis. Jean-Luc, qui ne perd jamais une occasion d'être méchant avec moi, a chanté à table au moment où on apportait le dessert : *quesquè va choisir Armande / je voul demande / l'œil droit viselbaba / élgauche la tarte /* Ce qui, évidemment, a fait rire Yolande, Hercule et même Gisèle. Tout l'après-midi, j'ai essayé de digérer l'affront. Mais les autres me poursuivaient en criant Babatarte ! Babatarte ! Surnom idiot qui va me rester jusqu'à ce que j'épouse à dix-neuf ans le fils Morton. Le soir, alors que je pleurais toute seule derrière le tilleul, j'ai enlevé mes lunettes, parce qu'il y avait de la buée dessus. C'est sûrement là que je les ai perdues. On ne les a jamais retrouvées et on a accusé Augustine Pot de les avoir raflées. Sans preuve bien sûr. Mais ça ressemble tellement à Augustine d'avoir chipé des lunettes qui ne peuvent pas lui servir. Tout le monde sait que c'est elle qui a barboté à Raoul son lot de pipes et à la pauvre Zaza Bolbec sa canne blanche. La veuve Pot vole depuis la ménopause. C'est pathologique, a dit le docteur Blandin.

LA COMÉDIE DE
SAINT-ÉTIENNE

*À Angélique, Camille, Jay, Muriel, Sarah
Éric, Fabrice, Frédéric, Grégory et Paulo.*

GUY & HARVEY

GILLES & JOE STRING

YVES & MISTER PITT

DENIS & GORDON

RÉGIS & PALMER

ODILE & PHYLLIS

RÉGINE & SUE MELLICK

ÉDITH & DOLORES A.

LISE & L'INCONNUE ET SACHA VASSILIEVNA

MARYSE & GRACE PITT

Cette pièce est issue d'une commande de l'école de Saint-Étienne. Elle a été écrite en 1999 pour les dix élèves de 3^e année et mise en scène par Louis-Do de Lencquesaing en juin de la même année.

Odile et Lise sont seules.

Régine entre.

RÉGINE.— Qu'est-ce que vous faites ?

ODILE.— Rien.

RÉGINE.— Rien.

Denis entre.

DENIS.— Qu'est-ce que vous faites ?

LISE.— Rien.

DENIS.— Rien ?

ODILE.— Rien du tout du tout.

DENIS.— Attends.

Régine et Denis sortent.

LISE.— C'est Noël.

ODILE.— Tu crois ?

Gilles entre.

GILLES.— Salut.

LISE.— Salut.

GILLES.— Vous êtes seules ?

LISE.— Oui.

GILLES.— Maryse n'est pas là ?

LISE.— Non.

GILLES.— Qu'elle m'attende si elle arrive.

LISE.— Où ?

GILLES.— Ici.

LISE.— Ici où ici ?

Gilles sort.

LISE.— Tu ne dis ni bonjour ni au revoir ?

ODILE.— Non.

LISE.— Tu es fâchée ?

ODILE.— Non.

LISE.— Ni bonjour ni au revoir.

Maryse entre.

MARYSE.— Vous êtes là ?

ODILE.— Non.

LISE.— Comment ?

MARYSE.— Que se passe-t-il ?

LISE.— Rien.

ODILE.— Rien.

MARYSE.— Gilles n'est pas là ?

LISE.— Non.

ODILE.— Il est venu il est reparti.

MARYSE.— Il n'a rien dit ?

LISE.— Si. Que tu l'attendes.

MARYSE.— Que je l'attende ?

Yves entre.

YVES.— Je peux ?

MARYSE.— Que je l'attende où ?

LISE.— Ici.

MARYSE.— Je ne peux pas l'attendre.
 YVES.— Bonjour.
 ODILE.— Il a dit que tu l'attends.
 YVES.— Bonjour.
 ODILE.— Oui bonjour.
 MARYSE.— Je ne peux pas l'attendre.
 YVES.— Bonjour.
 LISE.— Bonjour oui.
 YVES.— Ça va ?
 LISE.— Qu'est-ce qu'on dit s'il revient ?
 MARYSE.— Qu'il m'attende.
 YVES.— Ça va bien ?
 MARYSE.— À tout de suite.
 YVES.— À tout de suite.
 ODILE.— À tout de suite.

Maryse sort.

YVES.— Ça va ?
 LISE.— Moi ?
 ODILE.— Toi ?
 YVES.— Écoute.

Guy entre.

YVES.— Tiens Guy.
 GUY.— Édith n'est pas avec vous ?
 LISE.— Non.
 ODILE.— Non.
 YVES.— Quoi de neuf ?
 LISE.— Il neige.
 GUY.— Tu l'as vue ?
 YVES.— Qui ?

LE RENARD DU NORD

ADRIENNE TRAIN

MAXIME FUYARD

POUPETTE

ANGELO

MADAME KUHN

KÜHN (*Paul*)

OTTO

JOSETTE

ROBERT FUYARD

Création en 1993 à la Passelle de Gap et à Théâtre Ouvert dans une mise en scène de Robert Cantarella.

PREMIÈRE PARTIE

1.

ADRIENNE.— Tes ancêtres, Maxime ! D'où tu viens ! Vois ce que m'a laissé maman, ta grand-mère Gamache, mariée à papa en 22-23. Pierre, mon père, était le fils d'une Mailloche, Maria, et de Louis Gamache, qui ont fait six enfants. Tu as en premier Germaine, Pierre ton grand-père en deux, Léa, Prosper, Jojo et Charles, ce qui fait que tous ces gens, Maxime, étaient si je ne me trompe tes oncles et tantes, non tes grands-oncles et tes grand-tantes, je te parle des Gamache, Maria Mailloche et Louis Gamache étant mes grands-parents. Plus loin, bien avant eux, Louis et Maria, c'est-à-dire plus haut, Maxime, c'est si vieux qu'on ne sait plus rien du tout. Toute famille, même la meilleure, a ses trous. Maria et Louis ont eu six enfants. Pierre le deuxième qui n'est pas ton grand-père puisque c'est le mien, mais donc ton arrière-grand-père, ce qui fait que Louis serait mon arrière-grand-père à moi et à toi ton deux fois grand-père si ce n'est pas trois donc trisaïeul, Pierre a épousé Léontine Tricot, à qui il a fait lui aussi six enfants. L'histoire se répète. Nous avons ce coup-ci un Édouard, Pierre mon père, Hélène, Camille, Abel et Louissette. Je suis moi issue du deuxième Pierre Gamache, mon propre père, époux de Léontine Tricot. Ma mère s'appelait Lucie Gaubert. Pourquoi ai-je une Léontine Tricot en mère vu que Tricot était ma grand-mère côté paternel ? Patience, Maxime. Je remonte. Cherchons l'erreur. Maria-Louis, ce qui nous donne un premier Pierre Gamache qui épouse Léontine ce qui nous donne l'autre Pierre Gamache plus Lucie ce qui donne ta mère, moi Adrienne, veuve Train. Du côté de maman à présent, Lucie Gaubert que tu n'as pas connue, Lucie était la fille d'Albert Gaubert et de Léonie Jacquet. Voilà, évidemment, côté maternel c'est un peu bref vu que maman on n'a jamais su qui était son père, non, ta grand-mère, ton arrière-grand-mère, là, tu

vois, Maxime, Léonie Chose on n'a jamais su d'où elle venait. De Carpentras. Là. Bon, pour ce qui est des Fuyard, je ne peux pas te dire grand-chose, si ce n'est que les Fuyard, père et mère de ton beau salaud de père sentaient le faisandé. La mère Fuyard picolait et le père Fuyard ne crachait pas non plus sur le goulot. Ceci dit, Robert ton père n'a jamais bu une goutte de vin à table, ce qui fait, Maxime, que pour l'hérité tu n'as pas à t'en faire, d'autant que tu as tout de mon côté, les cheveux, le menton, le crâne plat et l'intestin faible, tu as l'œil bleu froid des Gamache, d'après papa dont tu ne te souviens pas sûrement, l'œil de son père et de son grand-père. Voilà tes racines, Maxime, c'est essentiel d'en avoir et de les connaître, je t'écrirai ça au propre un jour, tu le montreras à tes enfants et ils verront comme les traditions sont fortes. Le deuxième fils s'appelait Pierre. Ce qui fait que si tu avais eu un frère, il se serait appelé Pierre, mais si j'avais voulu suivre le droit fil Gamache j'aurais dû en faire six et mon Dieu avec qui ? Quand je vois déjà les soucis que tu m'as causés avec ton pylore à deux mois, si je n'avais pas rencontré André tu serais à l'assistance, enfin tu en serais sorti. Comment voulais-tu que je fasse avec ton père qui nous plante là moi et toi pour cette bonniche, je l'ai vue une fois enfin bon c'est du passé j'ai pardonné, et j'espère bien que toi aussi tu as pardonné à ton père de t'avoir laissé en plan à vingt-huit jours. De mon côté heureusement tu as là tous les noms de ceux qui t'ont précédé et ça, aux heures douloureuses de l'existence, ça aide de se dire qu'on a une bonne base. Maxime ! Où vas-tu ? Mets ton imper ! Il tombe des cordes ! Maxime, tes aïeux sont tous morts, mon petit ! Mais il te reste ta mère et tous ces noms qui ont été quelqu'un et qui ont fait ce que tu es. Ne l'oublie jamais, mon fils !

Maxime sort.

ADRIENNE.— Ça sent la romance. Quelle romance ! Il ne me parle pas, jamais à moi sa mère qui l'ai mis au monde. Salut, petit vieux ! Braille, bouge un peu, gigote ! Robert a dit : « C'est ça mon fils ? » Le vent soufflait déjà dans sa tête creuse. Ça l'a décidé à partir.

2.

ANGELO.— (*bouquet de roses fraîches à la main*) Trois quarts de plombe à faire le belvédère sous ce tilleul. À cause d'une femelle à cul plat qui croit m'exciter en me faisant lanterner. Le belvédère ? Le réverbère. L'embrouille à cause des langues. Origines multiples et croisées. Je parle neuf langues et en comprends quarante-cinq. Dans l'original. Vas-tu rappliquer, déesse de square ? J'ai le tronc qui ploie, les jambes qui flanchent !

Maxime apparaît.

ANGELO.— Ho ! Où courez-vous comme un imbécile ? Seul ! Vêtu comme un archange ! Il est tombé des torrents, mon petit. C'est plein de flaques qui débordent de partout ! L'heure, jeune homme ?

MAXIME.— Ça ne va pas tarder à sonner. Il y a plein de clochers. Partout. Écoutez, ça carillonne !

ANGELO.— Que je me présente. Angelo. Oh, oh ! Les yeux comme des soleils ! L'amour fait gigoter ses adeptes ! Où allez-vous ainsi ? La mine pourtant triste. Cet amour vous cisailerait-il le moral ? Dis-moi tout, gamin.

MAXIME.— Je m'appelle Maxime Fuyard. Que voulez-vous ?

ANGELO.— J'ai du temps. Allons nous remplir le récipient. Tu me raconteras pour qui palpites ton petit engin. J'adore les romans.

MAXIME.— Je ne peux pas. Je ne sais pas. Non plus.

ANGELO.— Avoue. De toute façon je saurai tout.

Maxime sort.

ANGELO.— Fondu dans le feuillage, comme un lapin de garenne. Beau rideau. Ça commence à briller. Je vois tout comme si c'était splendide. L'or dégouline. La ville à mes pieds, suspendue dans ses brouillards. Je me sens grand. Écoute. Les cloches carillonnent toutes la demie. J'ai entendu un bruit ? Un soupir ? Ces roses empestent le cimetière ! Visez les frusques ! Cravate club. Pompes en vachette cirée. Liquette lilas. Gants sport. Fute à pinces et socquettes de fil. À quoi sert tout ça si Julie